LE DÎNER AU PRÉ SAINT-GERVAIS, COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE, MÊLÉE DE...

Jean Baptiste Radet,
Gioacchino re di Napoli



PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DENIS,	M. CHAPELLE.
M.me DENIS,	M.me DUCHAUME.
AUGUSTINE, leur fille,	M.me BLOSSEVILLE.
LE COUSIN,	M. HYPOLITE.
LA COUSINE,	M.me DELAPORTE.
CHARLES, } leurs enfans âgés de 7 à 8 ans.	MINETTE.
AUGUSTE, } leurs enfans âgés de 7 à 8 ans.	BLOSSEVILLE.
ARMAND, amant d'Augustine.	M. HENRI.
BEAUSSAC, Gascon, autre amant d'Augustine.	M. CARPENTIER.

La Scène est au Pré Saint-Gervais.



LE DINER

AU PRÉ SAINT-GERVAIS, COMÉDIE.

Le Théâtre représente un des sites les plus agréables du Pré Saint-Gervais. On y remarque une fontaine sur le côté ; au pied de la colline qui est au fond du Théâtre, et sur le devant de la scène, quelques bancs de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTINE, LA COUSINE *(descendant du haut de la colline.)*

AUGUSTINE.

TIENS, Cousine, je crois que c'est ici que nous devons nous arrêter.

LA COUSINE.

En vérité, ma chère Augustine, tu me

fais courir comme si nous ne devions jamais arriver. Sais-tu que notre monde est loin derrière nous ?

AUGUSTINE.

C'est que je voulois m'éloigner de ce Beaussac que je ne puis souffrir ; comme il donne le bras à ma mère, nous en sommes débarrassées pour un petit moment.

LA COUSINE.

Mon mari n'arrivera pas plus tôt ; il mène nos enfans, et ton père n'aura pas envie d'aller en avant.

AUGUSTINE.

Profitons de cet instant de liberté pour causer ensemble ; tu retournes demain à Caudebec, je vais me trouver seule, et cela me donne déja du chagrin.

LA COUSINE.

Est-ce bien mon départ qui en est la cause ?

AUGUSTINE.

Ah ! ma bonne cousine, j'ai grand besoin de tes conseils.

LA COUSINE.

Depuis un mois, on te surprend dans une tristesse qui ne t'est pas naturelle.... Allons, ne crains pas de m'ouvrir ton cœur.

AUGUSTINE.

Je ne demande pas mieux ; mais je ne sais comment m'y prendre.... Premièrement, tu as vu que j'ai pris Beaussac dans une belle aversion.

LA COUSINE.

Cela ne m'étonne pas.

AUGUSTINE.

Sur-tout depuis que mes parens semblent me le destiner, et qu'il s'avise de m'appeler sa petite femme.

LA COUSINE.

Oui, sa pétité femme .... J'avoue que son genre d'amabilité ne me plairoit guère ; mais, au fond, je ne le crois pas méchant.

AUGUSTINE.

Oh ! cela m'est égal ; je ne veux point d'un mari qui a gagné sa fortune on ne sait comment, et dont le ridicule est insupportable. Il y a si peu de temps que tu es à Paris ; tu ne connois pas bien ce Beaussac.

LA COUSINE.

Tu crois cela ?

Air : *Mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner.*

Monsieur Beaussac,
Natif de Lubersac,
Est un mortel fort haïssable ;
Mauvais plaisant
Qui se croit amusant
Par un caquet intarissable.

Généreux en discours,
Comptez sur son secours :
Son amitié, dit-il, est sans seconde,
» Beaucoup dé gens lé savent bien ; »
Mais là preuve qu'il n'aime rien,
C'est qu'il est l'ami de tout le monde.

AUGUSTINE.

Oh ! le voilà trait pour trait : eh bien ! je ne sais comment m'en débarrasser ; je lui dis les choses les plus dures.

LA COUSINE.

En vérité ?

AUGUSTINE.

Air : *Vaudeville de Claudine.*

Plein de sa sotte tendresse,
Il ne se rebute pas ;
Il chante, il rit, il s'empresse,
Et par-tout il suit mes pas.

LA COUSINE.

Tout ce qu'il peut dire et faire
Ne produit rien ?

AUGUSTINE.

Oh ! si fait :
Plus je vois qu'il veut me plaire, } (*Bis.*)
Plus je sens qu'il me déplaît.

LA COUSINE.

Eh bien ! voilà d'heureuses dispositions de mariage : mais achève la confidence. L'éloignement pour un prétendu annonce toujours de l'inclination pour un autre.... Tu rougis...tu ne dis rien... Interrogeons, c'est un grand secours pour la timidité. Quel est le nom du jeune homme ?

AUGUSTINE.

Il s'appelle Darmand. Son père étoit un de ces riches fabricans de Lyon qui ont péri si malheureusement.

LA COUSINE *(avec intérêt.)*

Est-il possible !

AUGUSTINE.

Darmand avoit appris à peindre pour son amusement, et depuis ses malheurs il a trouvé dans ce talent une ressource contre l'indigence ; mais quand on a perdu sa famille aussi cruellement, on est bien à plaindre.

LA COUSINE.

Et bien intéressant.

AUGUSTINE *(avec chaleur et sensibilité.)*

Qui pourroit ne pas s'attendrir sur le sort de Darmand ? Ah ! il est impossible de ne pas aimer un homme qui a éprouvé d'aussi grands malheurs.

LA COUSINE.

Oui ; être malheureux, c'est auprès d'un bon cœur un sûr moyen de plaire : mais, dis-moi, comment s'est fait cette connoissance ?

AUGUSTINE.

A Beauvais, chez ma tante, où ma mère m'avoit laissée lorsqu'elle fut à Louviers pour cette grande acquisition de draps.

LA COUSINE.

Ah ! fort bien.

AUGUSTINE.

En partant, j'étois convenue avec Darmand qu'il diroit tout à ma tante, qu'il tâcheroit de la mettre dans nos intérêts, et que tous deux écriroient pour me demander en mariage à mon père ; mais j'ai été plus d'un mois sans entendre parler de Darmand, et cela m'a donné tant de chagrin, que mes parens m'ont crue malade.

LA COUSINE.

Mais voilà une conduite très-ridicule. Un mois sans donner de ses nouvelles ! Tu vois bien que cet homme-là ne te convient pas. Il y a grande apparence qu'il ne songe plus à toi, et tu feras bien de ne plus penser à lui.

AUGUSTINE *(vivement.)*

Oh ! ma cousine, j'y pense plus que jamais.... Il est à Paris depuis huit jours, il

s'est pleinement justifié ; je l'ai vu, je lui ai parlé ; il m'a écrit, je lui ai répondu....

LA COUSINE.

Diantre ! la petite cousine, vous êtes expéditive.

AUGUSTINE.

Nous nous sommes vus tous les jours, excepté hier, et j'en ai été bien fâchée ; j'aurois voulu le prévenir de notre partie de campagne.

LA COUSINE.

C'est songer à tout.... Mais comment ma tante ne s'est-elle apperçu de rien ?

AUGUSTINE.

Oh ! j'ai été d'un bonheur, d'un bonheur... j'étois seule à la boutique.... Mais je te conterai tout cela : je veux d'abord te montrer la lettre, afin que tu voies comme il m'aime et combien il est aimable : *(lui donnant la lettre)* Tiens... Eh ! mon dieu ! j'apperçois Beaussac... tout le monde... Tu me rendras ma lettre, au moins.

LA COUSINE *(mettant la lettre dans sa poche.)*

Oui, oui.

SCÈNE IIe.

LES MÊMES, M. et M.me DENIS, BEAUSSAC, LE COUSIN, CHARLES, AUGUSTE, *(descendant la colline.)*

(Beaussac, chargé du panier de provision, donne le bras à madame Denis; le cousin conduit le charriot dans lequel sont Auguste et Charles; M. Denis, son parasol sous le bras, ferme la marche.)

TOUS *(en arrivant.)*

Air : *Allemande de la dot.*

Allons au pré Saint-Gervais
Chercher l'ombrage
D'un feuillage
Épais;
Allons au pré Saint-Gervais
Dîner sur un gazon bien frais.

LE COUSIN.

L'ouvrier actif, sans peine,
Met chaque jour à profit,
Puis au bout de la semaine
Gaîment il dit :

CHŒUR.

Allons au pré Saint-Gervais, etc.

M. DENIS.

Suivant cet usage antique,
Le dimanche le marchand,
Ayant fermé sa boutique,
S'en va chantant :

CHŒUR.

Allons au pré Saint-Gervais, etc.

BEAUSSAC.

Pour l'humeur mélancolique,
Pour lé manqué d'appétit,
Savez-vous lé spécifique
Qui nous guérit ?

CHŒUR.

Allons au pré Saint-Gervais, etc.

M.me DENIS.

Si nous sommes à la ville
Tourmentés par les méchans,
Pour avoir un jour tranquille,
De temps en temps :

CHŒUR.

Allons au pré Saint-Gervais
Chercher l'ombrage
D'un feuillage
Épais ;
Allons au pré Saint-Gervais
Dîner sur un gazon bien frais.

M. DENIS.

Il est de bonne heure, nous ne dînerons pas sitôt.

M.me DENIS *s'emparant du panier.*

Il faut ranger ici nos provisions. *(Augustine et la Cousine aident madame Denis.)*

LE COUSIN.

Moi, je mets le vin au frais. *(Il le porte à la fontaine.)*

BEAUSSAC *conduisant le charriot.*

Et moi, je rémise l'équipage dé ces Messieurs.

LE COUSIN.

Doucement, M. Beaussac, et le vin de Bordeaux qui est dans les coffres de la voiture. *(Il en retire deux bouteilles qu'il va mettre au frais à la fontaine, tandis que Beaussac range le carrosse des enfans.)*

M. DENIS.

Convenez, ma nièce, que dans tout le pays de Caux on ne trouveroit pas un endroit plus riant, plus joli que le pré Saint-Gervais.

LA COUSINE.

Certainement; mais pour moi le lieu où nous sommes réunis me paroît toujours le plus agréable.

M. DENIS.

Sais-tu, mon neveu, que ta femme est aimable, mais très-aimable?

LE COUSIN.

Ah! que oui je le sais; mais il ne faut pas trop le lui dire, entendez-vous.

LA COUSINE.

Il n'aime pas qu'on me trouve aimable, mon mari.

M. DENIS.

Bon! est-ce qu'il seroit jaloux?

LA COUSINE *(gaîment.)*

Ne parlons pas de cela.

M. DENIS.

Allons, mes enfans, ne songeons qu'à nous bien amuser.

BEAUSSAC.

Rien dé plus facile : épanouissément dé cœur, parfait abandon à la joie et un joli répas... nous serons les plus heureuses personnes du monde.

AUGUSTINE *(à part.)*

Quel jargon!

M.me DENIS.

Il y a si long-temps que nous n'avons fait

de partie de campagne ! je sens déja que l'air me fait du bien.

LE COUSIN.

Il dissipera aussi la mélancolie de la petite cousine qui, ces jours passés, avoit retrouvé sa gaîté, et qui paroît aujourd'hui l'avoir reperdue.

LA COUSINE.

Mon ami, la remarque n'est pas adroite : le reproche de manquer de gaîté n'est pas fait pour en donner.

BEAUSSAC.

L'air dé la campagne inspire toujours aux jeunes démoiselles uné tendre mélancolie.

AUGUSTINE *(à part.)*

Ou de l'ennui.

BEAUSSAC.

Air : *Vous autres jeunes fillettes.*

Au fond d'un bosquet, fillette
Seulette
Aime à se trouver ;
Mais sur lé gazon, fillette
Qué l'on surprend à rêver,
Rêve à qui ? rêve à quoi ?
(*à Madame Denis.*)
Maman,
Vous savez ça mieux qué moi.

M.[me] DENIS.

Allons, allons, voisin, vous avez trop d'esprit.

BEAUSSAC.

Qué voulez-vous, maman ? chacun a ses pétits défauts.

M. DENIS *(à Beaussac.)*

Je t'entends bien, moi. Ce qui fait rêver les filles, c'est le mariage.

BEAUSSAC.

Vous y êtes ; lé mariage, voilà cé qui leur plaît.

AUGUSTINE *(à part.)*

Ce ne seroit pas avec M. Beaussac, toujours.

M.[me] DENIS.

Ne parlons pas de mariage à présent, M. Denis. Augustine n'a pas encore toute la raison qu'il faut pour faire un établissement.

LE COUSIN.

Et vous ne cessez de lui reprocher qu'elle est trop sérieuse.

M.[me] DENIS.

Depuis son retour de Beauvais, elle a un air un peu plus posé et moins étourdi ; mais il faut voir si cela durera.

LA COUSINE (*finement.*)

Si celà durera ! oh ! il n'est rien de tel que les voyages pour former la jeunesse.

BEAUSSAC.

Elle est un peu folâtre, jé suis fort raisonnable, et l'assortiment dé nos humeurs rendra notre union céleste....

M. DENIS (*avec admiration.*)

Céleste !.... ah ! cet homme a des expressions .... uniques.

M.me DENIS.

Ma fille est trop jeune, et Beaussac luimême peut bien attendre cinq ou six ans.

BEAUSSAC.

Six ans !

Air : *Des Trembleurs.*

O ciel ! qué viens-jé d'entendre !
Quoi ! six ans encore attendre !
Six ans ! mais sur votré gendre,
Maman, c'est crier : haro.
Ecoutez, jé mé résume,
Lé beau feu qui mé consume,
Dans six mois, jé lé présume,
Va mé réduire à zéro.

LE COUSIN.

Qu'en dit la petite cousine ?

AUGUSTINE.

Maman a raison : il ne faut pas se presser pour épouser M. Beaussac.

M.me DENIS *(gravement.)*

Ma fille, ce que vous dites là n'est pas honnête.

BEAUSSAC.

Né la grondez pas, maman, cé pétit ton dé brusquérie est l'avant-coureur d'uné grandé passion.

LA COUSINE *(à Beaussac.)*

Vous êtes un fin connoisseur.

M. DENIS.

Tu conviendras, ma femme, que Beaussac a des qualités bien agréables.

M.me DENIS.

Il est bien question de qualités agréables! ce sont des qualités utiles qu'il faut dans le ménage : mais les hommes ne jugent que sur les dehors; aussi ne cherche-t-on pas à corriger ses défauts, mais à les bien cacher.

BEAUSSAC.

Ah ! maman, qué vous connoissez bien lé fort et lé foible dé la nature humaine.

M. DENIS.

Oh ! que oui qu'elle connoît ça..... pas vrai, cocotte ?

M.me DENIS *(avec humeur.)*

C'est bon, c'est bon.

M. DENIS.

Ah ! laisse-nous rire.

LE COUSIN.

Sans doute.

Air : *Vaudeville des vieux Incroyables.*

La gaîté, la plaisanterie
Sont des plaisirs bien innocens.

M. DENIS.

Dans tous les jours de notre vie,
Il doivent l'être, mes enfans.
En amusemens raisonnables,
Sachons occuper nos loisirs :
Amis, les plaisirs condamnables
Ne sont jamais de vrais plaisirs.

TOUS.

Amis, les plaisirs, etc.

BEAUSSAC.

Voilà uné parolé superbé, et je voudrois l'avoir dité.

AUGUSTINE.

Eh bien ! vous la redirez.

BEAUSSAC *(avec vivacité)*.

Dé l'épigramme !.... tant mieux. Allons,

pétité femme, dé la bonne humeur : vous avez uné maman touté spirituelle, uné cousine touté charmante, un papa tout rempli d'intelligence, et qui fait d'excellentés affaires dans son commerce.

M. DENIS.

Pas tant qu'on se l'imagine.

LE COUSIN.

Ceux qui se donnent le plus de peine ne sont pas toujours ceux qui gagnent le plus.

M. DENIS.

Sur-tout quand on veut conserver sa réputation.

BEAUSSAC *frappant sur l'épaule de Denis.*

Allons, père Dénis, né vous plaignez pas.

M. DENIS.

Air : *Des cinq voyelles.*

Plus d'un marchand est fripon ; mais je dis,
Moi, je suis connu dans Paris
Pour vendre à juste prix :
Ma boutique, en belle vue,
En soie, en draps est pourvue
Comme au temps jadis ;
Aussi depuis
Cent ans, de père en fils,
Près de l'Apport Paris,
Dans la rue
Saint-Denis,
A l'image de Saint-Denis,
On connoît les Denis.

M.me DENIS.

Puisque nous ne dînons pas encore, voyons si nous ne trouverons pas un endroit plus ombragé que celui-ci.

BEAUSSAC.

Effectivément jé trouve qué cé soleil il a beaucoup d'ardeur.

M. DENIS.

Moi et ma femme nous allons de ce côté.

LE COUSIN *prenant le bras de sa femme.*

Nous vous suivons. Venez, mes enfans.

LES ENFANS.

Allons, papa.

(M. Denis, M.me Denis, la Cousine et les Enfans s'en vont du même côté; Beaussac qui se disposoit à les suivre, s'arrête en voyant Augustine restée seule et occupée de ranger les provisions.)

SCÈNE IIIe.

BEAUSSAC, AUGUSTINE.

BEAUSSAC *(à part.)*

Voici lé moment d'avoir un tête à tête.

(Voyant qu'Augustine veut s'en aller.)

Eh ! quoi ! mon adorable, vous voulez mé quitter ?

AUGUSTINE.

Monsieur, il faut que je suive maman.

BEAUSSAC (*la retenant.*)

Un moment, à la campagne on n'y régardé pas dé si près. Eh! donc, vous allez m'avouer qué jé vous plais, qué ma personné vous enchante, et qué.... (*Il lui prend la main.*)

AUGUSTINE *retirant sa main que Beaussac s'efforce de retenir.*

Mais, Monsieur, laissez-moi.

Air : *Guillot a des yeux complaisans.*

A vos discours je n'entends rien :
Laissons-là ce langage.

BEAUSSAC.

Ma belle enfant, cet entrétien
Est pour votre avantage :
Vous possédez, sans contrédit,
Millé gracés gentilles :

Mais, ma pétite....

Cé n'est qu'avec les gens d'esprit
Qué l'esprit vient aux filles. (*Bis.*)

AUGUSTINE.

Vos façons ne me plaisent point du tout.

BEAUSSAC.

Jé né vous manqué point dé respect, jé

pense, et la vivacité de la passion autorise mon cœur....

AUGUSTINE (*soupirant à part.*)

Ah ! Darmand !...

BEAUSSAC.

Vous soupirez ?

AUGUSTINE (*à part en riant.*)

Le sot !

BEAUSSAC.

Vous riez ? eh ! donc, mes sentimens ne vous déplaisent point ; ils vous agréent, au contraire.

AUGUSTINE.

Air : *Ce bienfaiteur si regretté.* (Pauline.)

Maman vous a dit dans six ans,
Et puisqu'il faut que je prononce,
Dans six ans, Monsieur, je consens
De vous donner une réponse.

BEAUSSAC.

Pour vous décider en ce jour,
Consultez votre cœur, ma chère,
Fillette qu'éclaire l'amour
Voit bien plus juste que sa mère. (*Bis.*)

AUGUSTINE.

Monsieur, ma mère voit bien.

BEAUSSAC.

Vous né faites donc pas réflexion qu'un mari jeune, bien fait, dé bonné miné, rempli d'enjouement et dé vivacité.....

AUGUSTINE.

Vous n'êtes pas malheureux si vous vous croyez tout cela.

BEAUSSAC.

Air : *De la Croisée.* (de Ducrai.)

Eh ! mais jé né puis m'abuser,
Sur mon mérite jé mé fonde,
Et dans vous jé veux épouser
Cé qué j'aime lé mieux au monde.

AUGUSTINE.

C'est votre avis ; voici le mien :
Pour épouser tout ce qu'il aime,
Monsieur Beaussac fera fort bien....
De s'épouser lui-même. (*Bis.*)

BEAUSSAC.

Ah ! méchante !.... vous né lé voudriez pas. *(A part.)* Elle a dé l'esprit, la pétite.

SCÈNE IVe.

LES MÊMES, LA COUSINE.

LA COUSINE *(à part.)*

Pauvre Augustine ! il faut la tirer d'embarras.

BEAUSSAC.

Ah ! Cousine, vous vénez bien à propos pour décider la pétite femme.

LA COUSINE.

De quoi s'agit-il ?

BEAUSSAC.

Dités-moi d'abord : Né trouvez-vous pas qué l'amour est uné chose délicieuse ?

LA COUSINE.

Je ne dis pas non.

BEAUSSAC.

Né trouvez-vous pas qué j'ai bien fait d'en prendre ?

LA COUSINE.

Peut-être il seroit plus doux d'en donner.

AUGUSTINE.

C'est là le difficile.

BEAUSSAC.

L'un né va pas sans l'autre.... Eh ! donc, Cousine connoisseuse, jé m'en rapporte à vous pour lui faire sentir tout lé prix dé ma personne.

LA COUSINE *(avec finesse.)*

Je crois que vous vous surfaites un peu.

AUGUSTINE.

Beaucoup, et voilà pourquoi nous en rabattons.

BEAUSSAC.

Jé vous assure qué nous sommes d'accord, et qu'il né s'agit qué dé lui donner un peu dé goût pour lé mariage.

LA COUSINE.

Oh ! ce n'est pas le goût qui lui manque.

BEAUSSAC *à la Cousine confidemment.*

A diré vrai, jé lé soupçonne véhémentément. (*A Augustine*). Ah! ça, pétite femme, la présence d'un père contraint l'amour, le tête à tête embarrasse la pudeur ; mais l'aspect d'uné bonne amie encourage la timidité dé l'innocence. Eh ! donc.

Air : *C'est l'amant de la voisine.* (le Procès.)

Avouez sans équivoque
Votré flamme réciproque :
Cet aveu, (jé lé provoque, (*Bis.*)
Votré bouche né dira
Qué cé qué jé sais déja.

LA COUSINE (*à Augustine.*)

Tu vois son impatience,
Réponds à sa confiance ;
Ma Cousine, (en conscience, (*Bis.*)
Monsieur a bien mérité
Toute ta sincérité.

AUGUSTINE (*à Beaussac.*)

Dans mes yeux vous pouvez lire
Ce que votre amour m'inspire ;
Mais, Monsieur, s'il faut le dire
Et le redire,
Au moins retenez-le bien,
Pour vous mon cœur ne sent rien.

LA COUSINE *avec Augustine qui répète :*

Dans ses yeux vous pouvez lire
Ce que votre amour inspire ;
Mais, Monsieur, s'il faut le dire
Et le redire,
Au moins retenez-le bien,
Pour vous son cœur ne sent rien.

BEAUSSAC.

Cé discours plein dé rudesse
En aucun point né mé blesse,
Avec moi (la plus tigresse, (*Bis.*)
Changeant dé ton,
Dévient un pétit mouton.

ENSEMBLE.

BEAUSSAC *(à part.)*

En dépit dé son langage,
Un sourire m'encourage;
Lé trait d'amour est lancé,
Lé cœur il est blessé.

AUGUSTINE, LA COUSINE *(à part.)*

Quoi! toujours même langage,
Et rien ne le décourage!
Ah! vraiment, cet insensé
A le cerveau blessé.

LA COUSINE *(finement)*.

M. Beaussac a raison, Cousine *(imitant Beaussac)* ton cœur il est blessé.

AUGUSTINE *(gaîment.)*

Cela se pourroit bien; mais cela ne m'empêchera pas de courir: allons, viens rejoindre ma mère.

BEAUSSAC.

Jé vous accompagne, et chémin faisant...

LA COUSINE *l'arrêtant.*

Et nos provisions, qui les garderoit?

BEAUSSAC.

Ah! diable!....

AUGUSTINE.

Vous voyez bien qu'il faut que vous restiez-là.

BEAUSSAC.

Allons, jé mé résigne : mais pétite cruelle !...

(*Avec emphase.*)

« Songez qué jé vous sacrifie
» Les momens les plus beaux, les plus chers dé ma vie. »

LA COUSINE.

Ah ! mon dieu, que c'est beau ! c'est pis qu'une tragédie.

BEAUSSAC.

Eh ! donc, c'est dé la Zaïre. N'ai-je pas joué l'Orosmane ? Si vous m'aviez vu dé là.

(*Il se campe fièrement.*)

» Vertueuse Zaïre, avant qué l'hyménée
» Joigne à jamais nos cœurs. . . .

AUGUSTINE (*interrompant Beaussac.*)

Laissez donc votre tragédie, vous nous feriez trop rire.

LA COUSINE.

Viens, Cousine. (*Elles s'en vont.*)

BEAUSSAC (*les suivant des yeux.*)

Allez, pétites espiègles.

SCÈNE V^e^.

BEAUSSAC (*seul.*)

Ah ! mon pétit Beaussac, qué tu auras là un joli brin dé femme !.... Mon ami né vient pas ; jé lui ai pourtant bien indiqué lé lieu du rendez-vous... Cette idée dé faire sécrètement vénir un peintre est très-heureuse ; la pétite sera flattée quand elle saura avec quelle délicatesse jé mé suis procuré son portrait ; car elle m'aime dans lé fond, et l'argent qué j'amasse tous les jours abrégéra les lenteurs dé la maman. L'argent est lé grand vainqueur dé toutes les difficultés.

Air : *Un ancien proverbe nous dit* :

Voulez-vous en tout réussir ?
Voulez-vous à tout parvenir ?
Sachez un peu d'arithmétique ;
Mettez cé savoir en pratique.
Honneur, esprit, vertus, talent,
On a dé tout pour dé l'argent.

La noblesse étoit autrefois
L'ambition dé tout bourgeois ;
S'il n'est plus d'antique noblesse,
Nous en avons d'une autre espèce ;
Et les parchémins d'à-présent
Cé sont dé bons *saqués* d'argent.

SCÈNE VIe.

BEAUSSAC, CHARLES, AUGUSTE, *(l'un et l'autre chargés de lilas.)*

AUGUSTE.

Viens, Charles, nous allons faire des bouquets.

BEAUSSAC (*sans les voir.*)

Mais cé diable dé Darmand n'arrive pas... Voyons un peu dé la haut si jé lé découvrirai... Oh ! ça, mes pétits enfans, jé né m'éloigne pas, n'ayez pas peur. (*Il monte la colline.*)

SCÈNE VIIe. (*)

AUGUSTE, CHARLES.

AUGUSTE.

Peur ! oh ! nous ne craignons rien.

CHARLES.

Tiens ! il est bon ce Beaussac avec sa peur.

AUGUSTE.

Moi, je n'ai peur que de ne pas dîner assez tôt.

(*) Si, pour la représentation de cette pièce, on n'avoit pas deux enfans intelligens, il seroit possible de passer ce qu'ils disent en faisant sur-le-champ venir Darmand d'un côté, tandis que Beaussac sort de l'autre.

SCÈNE VIIIe.

LES MÊMES. DARMAND.

DARMAND. (*sans voir les enfans, et examinant le lieu de la scène.*)

Je crois bien que c'est ici l'endroit que Beaussac m'a indiqué.... Oui, voilà la fontaine, les bancs de gazon.... Profitons-en, car je suis las. *(Il s'assied.)* Je ne verrai donc pas aujourd'hui ma chère Augustine... J'ai passé plusieurs fois devant la maison, tout étoit fermé, et les voisins m'ont dit qu'on étoit parti dès le matin... La journée va me paroître insupportable... Cet original de Beaussac qui me fait venir pour faire le portrait de sa maîtresse sans qu'elle le sache.... Une femme que je n'ai jamais vue... cela ne sera pas facile; mais un Gascon ne doute de rien.... Heureux Beaussac! Il a fait fortune, et moi j'ai tout perdu.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.* (le Secret).

Objet du plus constant amour,
Augustine, ô ma tendre amie!
Puis-je espérer de voir un jour
Ma main avec la tienne unie?
Je pouvois, ne songeant qu'à toi,
Porter le poids de ma détresse.
Augustine, je songe à toi,
Et je regrette la richesse. } *Bis.*

J'ai vu périr tous mes parens,
Frappés par des mains sanguinaires,
Des assassins, d'affreux brigands
Ont détruit le toit de mes pères;
Mais plus heureux que mes tyrans,
Je ne sens là rien qui murmure; } *Bis.*
J'ai ce que n'ont pas les méchans,
Un cœur sensible, une ame pure.

SCÈNE IX.e

LES MÊMES, BEAUSSAC (*revenant sur ses pas.*)

BEAUSSAC.

Jé n'ai rien vu (*appercevant Darmand.*) Eh! lé voilà enfin, cé cher Darmand..... Par où donc êtes-vous venu?

DARMAND.

Par-là, et j'ai pensé ne jamais arriver.

BEAUSSAC.

Jé lé crois, c'est lé plus long dé moitié.

DARMAND.

Voici votre portrait dont j'ai fait changer la glace.

BEAUSSAC *le prenant et l'examinant.*

A merveille.... c'est bien moi.... il est

très-joli, cé portrait, et vous avez bien fait dé l'apporter; il servira à faire connoître votré talent... Oh! ça, mon cher, en attendant la compagnie, convénons dé nos faits: il s'agit d'uné figure charmanté qu'il faut qué vous attrapiez à la volée.

DARMAND (*souriant.*)

Ce ne sera pas facile; mais j'en attraperai ce que je pourrai.

BEAUSSAC.

Oh! jé suis sûr dé vous. Au reste, la famille qué vous allez voir est composée dé bonnes gens dont jé fais cé qué jé veux: jé vous présentérai comme un ami qué j'ai rencontré par hasard; vous dînérez avec nous, et durant lé répas, crac, vous escamotérez lé minois dé la pétite. (*Voyant à Darmand un air distrait.*) Qu'avez-vous? vous paroissez rêveur?

DARMAND (*indifféremment.*)

Vous savez qu'on a souvent quelque chose dans la tête.

BEAUSSAC.

Né séroit-ce pas plutôt dans lé cœur?.... A votre âge.... Hein?... jé dévine?

DARMAND (*souriant.*)

En parlant au hasard, quelquefois on rencontre juste.

BEAUSSAC.

Jé né mé trompe jamais : tant mieux, l'amour échauffe lé génie ; vous réussirez... Epousez-vous ?

DARMAND.

Pour cela il faudroit plus de fortune.

BEAUSSAC.

Bon ! quand on a votré talent, il né faut pas sé plaindre du manqué dé fortune ; la gloire en dédommage dé reste ; tout est compensé, il né faut rien dé trop.

DARMAND (*souriant.*)

C'est bien dit, rien de trop ; mais, moi, je n'ai pas assez.

BEAUSSAC.

Pas assez ! mais tout lé monde en est logé là.

Air : *Vaudeville de Cruello.*

Qui donc est riche maintenant ?
Quelqués fripons peut-être.

DARMAND.

Plus d'un valet qui, gauchement,
Fait le rôle de maître.

BEAUSSAC.

Oui, bien des valets d'autréfois
Ont fait fortune, jé lé crois.

DARMAND.

Et de quelle manière !

BEAUSSAC.

Aussi, dépuis un certain tems,
Où l'on voyoit les ci-dévants,
On voit (*bis*) les ci-dévant derrière (*bis*).

DARMAND.

Cela est fort consolant.

BEAUSSAC.

Ténez, mon ami, jé n'ai qu'un mot : vous êtes porteur d'uné figure heureuse, d'où jé conclus qué vous sérez heureux... Mais nos gens né viennent pas ; ils sont dans les environs, jé vous conduis au-devant d'eux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE Xe.

AUGUSTE, CHARLES.

AUGUSTE.

Air : *On dit par tout le monde.* (*)

Pour aujourd'hui, mon frère,
Ne songeons qu'au plaisir ;
Nous n'avons rien à faire
Qu'à nous bien divertir.

(*) On pourroit, à la rigueur, passer encore ces couplets, en faisant arriver les personnages de la scène suivante immédiatement après la sortie de Darmand et de Beaussac.

CHARLES.

Ah ! quel chagrin d'apprête
Quand il faudra partir !
Vraiment, un jour de fête
Ne devroit pas finir.

ENSEMBLE, *se prenant par la main et dansant.*

Pour aujourd'hui, mon frère, etc.

AUGUSTE.

Moi, je crois qu'on m'abuse
Sur la longueur des jours ;
Car ceux où je m'amuse
Sont toujours les plus courts.

ENSEMBLE, *même jeu.*

Pour aujourd'hui, mon frère, etc.

SCÈNE XIe.

LES MÊMES, M. et Madame DENIS, AUGUSTINE, LE COUSIN, LA COUSINE (*arrivant tandis que les enfans dansent encore.*)

M.me DENIS (*se grattant les bras et les mains.*)

Nous avons très-mal fait d'aller de ce côté.... Les maudits insectes !

LA COUSINE (*idem.*)

Ah ! ne m'en parlez pas.

M.me DENIS.

Air : *Mon Cousin l'Allure.*

Tous ces chemins
Sont pleins
De cousins,
Qui vont à la figure.

LA COUSINE, AUGUSTINE.

Sur les bras, sur les mains,
Ces cousins
M'ont fait mainte piqûre.
Quels cousins !

M.me DENIS, LA COUSINE, AUGUSTINE.

Je hais beaucoup la piqûre.
Des cousins,
Je hais beaucoup leur piqûre.

LE COUSIN.

Décidément, cet endroit est encore le plus agréable.

AUGUSTINE *(à la Cousine.)*

As-tu lu ma lettre ?

LA COUSINE.

Pas encore.

M.me DENIS *(allant aux provisions.)*

Augustine, viens m'aider.

(Augustine et Madame Denis s'occupent des apprêts du dîner).

M. DENIS.

Pendant que vous allez tout préparer, vous autres, nous allons, mon neveu et moi, jouer aux petits palets.

LE COUSIN.

Bien dit, mon oncle, et nous jouerons ce que vous m'avez gagné hier au piquet.

M. DENIS.

Soit.

(*M. Denis et le Cousin se retirent au fond du théâtre et font leur partie*).

LA COUSINE (*regardant avec inquiétude autour d'elle.*)

Ils sont tous occupés..... (*tirant de sa poche la lettre d'Augustine.*) Si je pouvois lire la lettre de notre amoureux..... Mes enfans, allez jouer.

M.me DENIS.

Ma nièce, viens avec nous... viens donc.

LA COUSINE (*serrant la lettre.*)

Allons, il n'y a pas moyen.

M. DENIS (*jouant.*)

Il est à moi.

LE COUSIN.

Non pas, je mesure. Il y a trois pouces de différence.

Mme DENIS.

Et ce Beaussac qui ne vient pas.... Où diantre est-il?

AUGUSTINE.

Oh ! il se retrouvera.

M. DENIS.

Tenez, le voici.

LE COUSIN.

Il est avec un jeune homme.

Mme DENIS (*avec humeur.*)

Comment un jeune homme!... En vérité, ce Beaussac est bien extraordinaire.

M. DENIS.

Allons, ma femme, ne te fâche pas.

AUGUSTINE (*appercevant Darmand*).

O ciel!

LA COUSINE (*bas à Augustine.*)

Qu'as-tu donc?

AUGUSTINE (*à demi-voix.*)

Ah! ma Cousine, c'est lui, c'est Darmand.

LA COUSINE (*idem.*)

Darmand! voilà une heureuse aventure.

SCÈNE XIIe. ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BEAUSSAC, DARMAND.

M. DENIS (*à Beaussac*).

Arrivez donc, voisin, nous vous attendons avec impatience.

BEAUSSAC.

Vous n'avez rien perdu pour attendré, cher papa, et jé viens dé faire une heureuse rencontre... (*A madame Denis.*) Permettez, maman, qué jé vous présenté dans le citoyen Darmand, lé peintre lé plus distingué et lé plus aimable dé mes amis.

DARMAND (*à madame Denis.*)

Pardon, madame, si, sans être connu de vous... (*A part, appercevant Augustine.*) Ciel ! Augustine !

BEAUSSAC (*à M. Denis.*)

Il est un peu timide. (*bas à Darmand.*) C'est la pétité blondé.

M. DENIS (*à Darmand.*)

Air : *Tant de charmes, belle Constance.*

Un artiste, un homme aimable,
En aucun lieu n'est inconnu :
La rencontre est fort agréable,
Soyez ici le bien venu.
Oui, soyez le bien venu. (*Bis.*)

BEAUSSAC *(voyant que Darmand a les yeux fixés sur Augustine.)*

Déja frappé de sa figure !
Ah ! vraiment, c'est d'un bon augure,

DARMAND *(à part, tandis que Beaussac parle bas à M. M.me Denis et au Cousin.)*

Quoi ! Beaussac seroit mon rival !....
Cet original
Seroit mon rival !

AUGUSTINE *(à part à sa cousine.)*

Il croit que j'aime son rival.

LA COUSINE.

Détruisons en lui ce soupçon fatal.

(La Cousine passe du côté de Darmand pour guetter le moment de lui parler.)

BEAUSSAC *(suivant sa conversation avec M. M.me Denis et le Cousin.)*

Grand talent pour la ressemblance.

M. M.me DENIS, LE COUSIN.

Pour la ressemblance !

BEAUSSAC.

Vraiment.

M. M.me DENIS, LE COUSIN.

Vraiment ?

(Beaussac continue de leur parler bas.)

LA COUSINE *(bas à Darmand.)*

Darmand
A son rival est préféré.

ENSEMBLE.
Oui, Darmand est préféré ;
Que son cœur soit rassuré.

AUGUSTINE *(idem.)*

Oui, Darmand est préféré,
Que son cœur soit rassuré.

DARMAND *(à part.)*

Quoi ! Darmand est préféré !
Ah ! mon cœur est rassuré.

BEAUSSAC *(les réunissant tous et leur montrant son portrait.)*

Par cé portrait parlant,
Jugez dé sa science.

TOUS, *excepté Darmand, admirent le portrait.*

Bien.... c'est de Beaussac la ressemblance :
Jamais portrait ne fut aussi frappant.

BEAUSSAC *(à M. et Madame Denis.)*

Allez, allez, dé cette connoissance
Jé suis assuré
Qué vous mé saurez gré.

TOUS *(saluant Darmand).*

Un artiste, un homme aimable
En aucun lieu n'est inconnu,
La rencontre est fort agréable ;
Soyez, Monsieur, le bien venu.
Oui, soyez le bien venu. *(Bis.)*

BEAUSSAC (*à Darmand, à part.*)

Commencez-vous à saisir quelques traits?

DARMAND.

Ah! je suis enchanté....

BEAUSSAC.

Bon! vous férez un chef-d'œuvre; né la perdez pas dé vue, jé les occupe. (*A M. et Madame Denis, à demi-voix.*) Vous devez connoître sa famille....C'est lé fils dé cé fameux Darmand dé Lyon.

M. et M.me DENIS.

Est-il possible!

BEAUSSAC (*à M. et Madame Denis.*)

Il n'étoit pas destiné à vivre dé son talent.

M. DENIS.

Je connoissois son père. Je l'ai bien regretté.

BEAUSSAC (*à Darmand, voyant sourire Augustine.*)

Sur-tout né manquez pas cé sourire gracieux.

LE COUSIN.

Allons, en place tout le monde.

BEAUSSAC.

En place.

AUGUSTINE (*bas à Darmand.*)

Quelle aimable surprise !

DARMAND (*bas à Augustine.*)

Ah ! je suis dans un ravissement. . . .

AUGUSTINE (*idem.*)

Quel est votre espoir ?

DARMAND (*idem.*)

De me rendre digne de vous, et de vous aimer toute ma vie.

LA COUSINE (*bas à Darmand et à Augustine.*)

Pour aimer toute sa vie, il faut songer à vivre ; ainsi venez dîner.

M.me DENIS.

M. Darmand, à côté de moi.

BEAUSSAC, (*tandis que tout le monde se place.*)

Jé mé sens aujourd'hui uné faim dé corsaire.

LE COUSIN.

Mais vous n'en manquez pas souvent.

BEAUSSAC.

Grace au ciel.

M. DENIS. (*tandis qu'on sert*).

Air : *Du petit Matelot*, (la pipe de tabac.)

Allons, dans ce repas champêtre,
Comme bons amis, agissons ;
Chacun de nous, ici, doit être
Sans complimens et sans façons ; (*bis.*)
Remplissons et vidons nos verres,
De la gaîté, pas trop d'esprit :
Sur-tout, ne parlons point d'affaires,
Pour dîner de bon appétit. (*bis.*)

TOUS.

Sur-tout, ne parlons point d'affaires, etc.

BEAUSSAC.

Jé suis dé cet avis : point d'affaires qué celle du répas. Allons, papa Dénis.

Air : *Donnez-nous un cotillon nouveau.*

Servez-moi
Beaucoup dé veau froid.

(*Au Cousin.*)

Versez-moi du vin,
Mon cher camarade.

(*Tandis que le Cousin lui verse à boire.*)

Vous, Darmand, dé votré côté,
Coupez lé pâté. . . .
A votre santé. (*Il boit.*)

LA COUSINE.

M. Beaussac ne perd point de temps.

BEAUSSAC (*à Madame Denis.*)

Et vous, maman, faites la salade;
La pétité femme, après cela,
La tournera.

(*A la Cousine.*)

Vous,
Faites-nous
Dé la rémoulade :
Chacun promptement
Doit s'occuper utilement.

M. DENIS (*servant Beaussac*).

Tiens, mon fils.

BEAUSSAC.

Grand merci.

(*Montrant un autre plat.*)

Un peu dé céci.
Jé vais vous prouver si jé suis malade.

(*A M. Denis qui le sert.*)

Mettez tout, jé l'accepterai,
Jé l'expédirai,
J'y rétournerai.

(*Son assiette est comble, et il mange gloutonnement.*)

M. DENIS.

Allons, voisin, courage... ça va bien.

LA COUSINE.

Ne vous étouffez pas, M. Beaussac.

AUGUSTINE (*bas à la Cousine.*)

Laisse-le faire.

M. DENIS.

Mon neveu, verse à boire.

BEAUSSAC (*tendant son verre.*)

Bien vu. (*s'écriant*) Ah! qué jé suis un grand étourdi!

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?

BEAUSSAC.

J'avois mis dé côté uné bouteille d'excellent vin dé Monbasiliac dont jé voulois vous régaler....

LE COUSIN.

Vous ne l'avez encore oublié que trois fois.

BEAUSSAC.

A la prémière occasion, faités-m'en souvénir.

M.me DENIS (*à Darmand.*)

Vous ne mangez pas, Monsieur.

DARMAND.

Pardonnez-moi, Madame.

M. DENIS.

Vous avez l'air contraint.... mettez-vous à votre aise; nous sommes de bonnes gens.

DARMAND.

Air : *Du vaudeville de la Soirée orageuse.*

Ah ! je suis enchanté, ravi
De tout ce qui s'offre à ma vue;
Mais un peu de trouble a suivi
Cette rencontre non prévue.
Si je ne puis en ce moment
Exprimer tout ce qu'on m'inspire,
Je n'en sens que plus vivement
Ce que ma bouche ne peut dire.

BEAUSSAC.

Tous ces peintres sont comme cela, le grand talent ne va point sans la politesse et la galantérie.

DARMAND.

M. Beaussac est prodigue de mots obligeans.

LA COUSINE.

C'est un fond inépuisable.

AUGUSTINE (*à part.*)

De ridicules.

LE COUSIN.

Je ne suis pas complimenteur, moi; mais je trouve le portrait de Beaussac très-res-

semblant, et si je ne partois pas demain, je ferois peindre ma femme.

BEAUSSAC.

Eh ! sandis, différez votre départ, il entreprendra Madame.... Elle en vaut bien la peine, la pétite Cauchoise.

LA COUSINE (*avec finesse.*)

Je ne serois peut-être pas si aisée à attraper que M. Beaussac.

DARMAND.

En tout cas, il seroit doux de l'entreprendre, et glorieux de réussir.

AUGUSTINE (*à qui Beaussac attrape quelque chose sur son assiette.*)

Finissez donc, M. Beaussac.

LA COUSINE (*versant de l'eau dans un verre.*)

Qu'il y revienne.

M. DENIS.

Eh bien, morbleu ! je veux aussi faire faire mon portrait, celui de ma femme, celui d'Augustine ; il faut qu'il nous peigne tous.

BEAUSSAC.

Il né démandéra pas mieux, et jé suis sûr qu'il féroit dé nous tous un superbe tableau dé famille. (*A Darmand qu'il appelle.*) Ténez, d'ici.... c'est lé veritable poin: dé vue.

Mme DENIS.

Ma foi, ce tableau-là en vaudroit un autre.

DARMAND (*placé au milieu de la scène.*)

Air : *Vaudeville de l'île des Femmes.*

En peignant avec vérité
Cette famille intéressante,
On verroit la douce gaîté,
La candeur, la bonté touchante;
Et si je rendois, trait pour trait,
Le père, la mère, la fille,
Il me resteroit le regret } *Bis.*
De n'être pas de la famille. }

M. DENIS.

Monsieur, certainement.... vous pouvez du moins être de nos amis.

AUGUSTINE (*à qui Beaussac a pris encore quelque chose.*)

Encore !.... c'est insupportable.

LA COUSINE (*poursuivant Beaussac avec un verre d'eau.*)

Tu vas payer ça.

M. DENIS (*à Beaussac.*)

Prends garde à toi, voisin... Garre l'eau.

LA COUSINE (*lui jetant le verre d'eau.*)

Attrape.

BEAUSSAC.

Jé lé tiens. Oh ! ça maintenant qu'allons-nous faire pour nous amuser.... (*au public en riant*) pour amuser tout lé monde ?

LE COUSIN.

Si nous dansions une ronde ?

M. DENIS.

Dansez. Pour moi :

« La danse n'est plus ce que j'aime. »

BEAUSSAC.

Uné rondé ! c'est bien commun : pourquoi pas la périgourdine ?

LE COUSIN.

A la bonne heure.

BEAUSSAC.

Avec qui commencérai-je ?

AUGUSTINE.

Ce ne sera pas avec moi, toujours.

LE COUSIN (*à Beaussac.*)

Eh ! parbleu, prenez ma femme.

BEAUSSAC (*à la Cousine.*)

Allons, vénez, pétit lutin.

(D'abord Beaussac danse avec la Cousine, puis Darmand le remplace ; ensuite Augustine remplace la Cousine, Beaussac coupe d'Armand, et la Cousine reprend la place d'Augustine.)

Air : *De la Périgourdine.*

Eh ! vivé la périgourdine
Pour mettre tout lé monde en train ;
Cetté danse vive et badine
Est l'antidoté du chagrin.

A vous autres.

TOUS.

Eh ! vive la périgourdine, etc.

LE COUSIN.

L'anglaise est triste et fade,
La contredanse a tort,
L'allemande est maussade,
Le menuet endort.

TOUS.

Eh ! vive la périgourdine, etc.

LE COUSIN.

A cette aimable danse
On va toujours son train,
Sans cesse on recommence,
On n'en voit pas la fin.

TOUS.

Eh ! vive la périgourdine, etc.

LE COUSIN.

Si le danseur se lasse,
S'il ralentit ses pas,
Un autre prend sa place,
Et l'on ne chome pas.

TOUS.

Eh ! vive la périgourdine
Pour mettre tout le monde en train ;
Cette danse vive et badine
Est l'antidote du chagrin.

LE COUSIN (*pressant le chant qui double la vîtesse de la danse.*)

L'anglaise est triste et fade,
La contredanse, etc.

LA COUSINE (*s'arrêtant et interrompant la danse, toute essouflée.*)

En vérité, M. Beaussac.... vous dansez comme un fou.... on n'y tient pas.... je n'en puis plus.

BEAUSSAC.

Oh ! moi, jé suis pour les grands mouvémens.

(*Ramassant un billet que la Cousine laisse tomber de sa poche en tirant son mouchoir, et criant bien haut.*)

Ah ! lé billet doux qui tombe dé la poche, jé tiens lé billet doux ! jé tiens lé billet doux !

LA COUSINE (*à Beaussac, très-effrayée.*)

Rendez-moi ma lettre.

LE COUSIN et BEAUSSAC (*gaîment.*)

Nous la lirons.

LA COUSINE.

Vous ne la lirez pas.

LE COUSIN, BEAUSSAC.

Nous la lirons.

LA COUSINE.

Vous ne la lirez pas.. . . non. . . .

LE COUSIN (*avec surprise.*)

Quoi ! sérieusement.

LA COUSINE.

Très-sérieusement.

Air : *Ah ! quel scandale abominable.*

Monsieur Beaussac, c'est bien méchant,
Rendez la lettre et sur le champ.

AUGUSTINE (*bas à Darmand.*)

C'est votre lettre ; ah ! cher Darmand,
Je meurs de peur en ce moment.

ENSEMBLE.

LE COUSIN (*à part.*)

Un tel mystère en ce moment,
Assurément, est surprenant.

BEAUSSAC (*à part.*)

Cette lettre vient d'un amant,
Jé suis un sot, assurément.

DARMAND (*à part.*)

Quoi ! c'est ma lettre en ce moment.
Ah ! quel fâcheux événement.

BEAUSSAC (*bas à la Cousine, et lui rendant la lettre.*)

Pardon. . . . j'ai fait une imprudence.

LA COUSINE.

C'est être au moins fort indiscret.

LE COUSIN (*d'un air piqué.*)

A cette lettre, on met de l'importance.

LA COUSINE (*de même.*)

J'y mets beaucoup, mais beaucoup d'importance.
C'est mon secret;
Oui, ce billet est un secret.

M., M.me DENIS, LE COUSIN.

Un secret!
Un tel mystère en ce moment,
Assurément, est étonnant.

DARMAND, AUGUSTINE (*à part montrant la Cousine.*)

On la soupçonne en ce moment:
Ah! quel fâcheux événement!

LA COUSINE.

Ne craignez rien, mon cher Darmand,
Je me tairai, certainement.

M.me DENIS.

Mais enfin, ma nièce, que signifie cette lettre?

LE COUSIN (*avec vivacité.*)

L'embarras de Madame l'explique assez

clairement. Ah ! que les maris sont de grands sots de conduire leurs femmes à Paris !

BEAUSSAC (*à demi-voix.*)

Snr-tout quand elles sont jolies.

LE COUSIN (*avec colère.*)

Eh bien ! Madame, vous expliquez-vous ?

LA COUSINE (*avec une sensibilité étouffée.*)

Je vois qu'il ne faut qu'un moment pour perdre la confiance la plus justement acquise. Je sens vivement cette injure, et vous ne méritez de ma part aucune explication.

AUGUSTINE (*au Cousin.*)

Écoutez-moi.

LA COUSINE *glissant la lettre à Augustine.*

Je te défends de parler.

LE COUSIN (*avec colère et prenant la lettre.*)

Voyons cette lettre.

LA COUSINE, DARMAND.

O ciel !

AUGUSTINE (*à part.*)

Je suis perdue !

LE COUSIN (*lisant.*)

« Depuis notre explication, ma belle amie,
» depuis que j'ose me flatter d'être aimé de

» vous, ma tendresse a pris de nouvelles
» forces. Ne doutez jamais des sentimens
» éternels qui m'attachent à vous : votre
» cœur est maintenant le seul bien que
» j'ambitionne, et il me tiendra lieu de
» tout. Répondez-moi bien vîte, et hâtez-
» vous de me répéter que vous m'aimez,
» que vous m'aimerez toujours. »

DARMAND.

M. et M.me DENIS, BEAUSSAC.

Darmand !

DARMAND.

Quel embarras !

AUGUSTINE (*au Cousin.*)

Vous êtes dans l'erreur, et je dois vous dire. . . .

LA COUSINE (*l'interrompant.*)

Tais-toi.

LE COUSIN.

Quoi ! ma femme a un amant (*prenant Beaussac au collet*), et c'est vous, Monsieur Beaussac, qui l'amenez ici ?

BEAUSSAC.

Moi !. . . .

M.me DENIS.

Ah ! voisin !

M. DENIS.

Mais c'est impossible.

BEAUSSAC.

Jé vous jure, sur mon honneur, qué jé suis aussi innocent qué l'enfant qui vient dé naître.

M. DENIS (*à Darmand.*)

Comment, Monsieur, vous qui avez l'air si honnête, vous voulez séduire une femme mariée !

M.me DENIS.

Et vous, ma nièce, est-il possible que vous vous soyez oubliée ?....

AUGUSTINE (*avec chaleur et le ton ému d'une personne prête à pleurer à la fin de la phrase.*)

Ah ! c'en est trop : puisque l'on ose soupçonner ma Cousine ; puisque, sans aucun égard, tout le monde semble l'accuser, mon cœur, mon devoir, tout m'ordonne de dire la vérité ! Cette lettre est à moi. Darmand me l'a écrite, je le connois et l'aime depuis mon voyage de Beauvais... Je ne savois pas alors que mes parens me destinoient Monsieur Beaussac... et quand je l'aurois su.... je n'aurois pu m'empêcher d'aimer Darmand.

M. DENIS.

Je tombe des nues.

BEAUSSAC.

Jé tombé du firmament.

M.me DENIS.

Votre conduite, ma fille, est très-blâmable.

BEAUSSAC.

Eh bien ! étois-je dans la confidence?... Eh ! donc, jé joue un fort joli personnage. J'introduis ici un homme qui sé trouve mon rival, et qui paie ma confiance et mon amitié dé la plus noire trahison.

DARMAND (*avec fierté.*)

Beaussac, cessez, je vous prie, ces exagérations. Je ne vous ai ni trompé ni trahi.

BEAUSSAC (*à part et entre ses dents.*)

Cé soir, au bois dé Boulogne....

DARMAND.

Au reste, il m'importe peu de me justifier à vos yeux : mais je ne dois laisser à cette famille estimable aucun doute sur ma probité. (*A M. Denis, montrant M.me Denis.*) La sœur de Madame avoit approuvée mes sentimens pour Augustine; elle se croyoit sûre de vous faire consentir à notre union; mais j'ai toujours douté d'un tel bonheur; je ne suis pas né pour être heureux.

LA COUSINE (*à son mari.*)

Allons, Monsieur, réparez vos torts; arrangez cette affaire-là.

LE COUSIN.

Volontiers. Ma foi, mon oncle, si j'étois à votre place, je donnerois ma fille à Darmand.

LA COUSINE.

Il aime beaucoup Augustine ; il en est aimé.

LE COUSIN, LA COUSINE.

Ma tante !

M.me DENIS.

Cela dépend de mon mari.

M. DENIS.

J'ai donné ma parole à Beaussac, il est mon ami ; sa fortune, son esprit, tout en lui me plaît, il faut qu'il soit mon gendre.

BEAUSSAC.

Bien cela ! (*A part.*) Un moment.... La pétite ne m'aime pas, et elle en aime un autre... Si jé l'épouse... (*Il se frotte le front.*) Beaussac, c'est ici lé cas dé té bien montrer. (*Haut et prenant le milieu de la scène.*) M. Dénis, la préférence qué vous m'accordez et qué jé mérite, va mé rendre capable dé l'effort lé plus sublime. (*Avec beaucoup de chaleur et un peu de volubilité.*) Oui, cher papa, vous mé destiniez votre fille ; elle mé convenoit, jé l'aimois, jé l'aime !... Eh bien ! jé mé désiste, jé mé dévoue, jé né veux point dé votre fille... Non, jé la cède à Darmand, et jé vous la démande pour lui.

M. DENIS.

Comment ?

BEAUSSAC (*même jeu.*)

Vous m'admirez, vous approuvez, vous consentez, jé lé vois, jé lé sens, tout est dit, tout est fini. (*A Darmand.*) Est-tu content, Couci ?

DARMAND.

Ah ! mon ami ! . . .

M. DENIS.

Ma foi ! ce trait-là est bien beau !

TOUS.

Superbe !

LE COUSIN, LA COUSINE.

Allons, mon oncle, rendez-vous.

BEAUSSAC (*à M. Denis.*)

Vous connoissez la famille de Darmand.

M. DENIS.

Mais que diable, voisin, tu n'y songe pas.

BEAUSSAC.

J'y songe beaucoup, songez-y vous-même.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Un marchand né doit jamais faire
Qué des marchés avantageux :
Or, calculez bien cette affaire ;
Lé profit n'en est point douteux. (*Bis.*)
Qu'à moi votré fille s'unisse,
Vous n'aurez fait qu'un seul heureux ;
Avec lui, vous en faites deux,
C'est cent pour cent dé bénéfice. (*Bis.*)

LE COUSIN, LA COUSINE (*à M. Denis.*)

Avec lui, etc.

M. DENIS (*à Darmand.*)

Allons, Monsieur, puisque, jusqu'à votre rival, tout le monde est pour vous, épousez ma fille ; soyez heureux, oubliez vos malheurs, et mon cœur sera satisfait.

DARMAND.

Ah ! Monsieur, je vais vous devoir une nouvelle existence.

BEAUSSAC (*à Darmand.*)

Eh ! moi, donc, né mé dévrez-vous rien ?

DARMAND.

Mon ami.... pardon....

AUGUSTINE.

Ah ! M. Beaussac, puisque vous ne m'épousez pas, je vais vous trouver bien aimable.

LA COUSINE.

Et bien amusant.

BEAUSSAC.

Bien obligé..... Un moment, jé mets à céci uné pétite condition : c'est qué toutes les fois qué la famille viendra dîner au pré Saint-Gervais, jé sérai de la partie.

TOUS.

Ah ! certainement.

LE COUSIN (*à Beaussac.*)

Oui ; mais n'oubliez pas la bouteille de Montbasiliac.

BEAUSSAC.

Comme jé vous ai dit : faités-m'en souvénir.

VAUDEVILLE.

Air : *Ronde flamande.*

En brillanté compagnie
Et sous dé riches lambris,
On fait en cérémonie
Dé grands dîners dans Paris.
Qu'à ses somptueux apprêts
D'autres trouvent des attraits ;
J'aime mieux (*3 fois*) à moins de frais,
Un dîner au pré Saint-Gervais.

DARMAND.

Mondor à sa table invite
Gens d'esprit, gens à talens ;
Son cuisinier est d'élite,
Et ses vins sont excellens :
Tout est bon, j'en suis d'accord ;
Mais quand je songe à Mondor,
J'aime mieux, etc.

AUGUSTINE.

Et ces dîners de critiques,
Où des absens on se rit ;
Ces dîners académiques,
Où l'on court après l'esprit.
Ces dîners-là sont sans prix :
Mais, messieurs les beaux esprits,
J'aime mieux, etc.

LE COUSIN.

Et ces dîners d'importance
Que font de certaines gens,
Où tout est en abondance,
Au mépris des indigens :
Sans en connoître l'effet,
Sans savoir ce qu'on y fait,
J'aime mieux, etc.

M. DENIS.

Bien des maris, sans leurs femmes,
Sur-tout, sans en dire mot,
S'en vont, avec d'autres dames,
Faire un dîner chez Méot :
Pour moi, comme au bon vieux tems,
(*Montrant sa femme.*)
Avec elle et mes enfans,
J'aime mieux, etc.

M.me DENIS.

Si par fois, d'humeur grondeuse,
L'un de nous veut se fâcher,
Moi, qui ne suis pas boudeuse,
Je cherche à me rapprocher :
Denis prend un ton plus doux,
Et bras dessus, bras dessous,
Nous allons (*3 fois*) signer la paix
En dînant au pré Saint-Gervais.

LA COUSINE (*au public.*)

Si notre dîner champêtre
Vous a fait quelque plaisir,
Pour nous le faire connoître,
Au gré de notre desir,
Dans vos momens de loisir,
C'est ce lieu qu'il faut choisir.
Venez tous (*bis*) venez faire, à peu de frais,
Un dîner au pré Saint-Gervais.

TOUS.

Dans vos momens de loisir, etc.

FIN.